

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/2 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.2.54204

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Neerwinden März 1793, Fleurus Juni 1794, das Vordringen der Revolutionstruppen 1796 in den Nordschwarzwald sowie in Oberitalien.

Unter der Leitung von D. NORDMAN und M. V. OZOUF-MARIGNIER wurde in 2 Teilen (Band 4 u. 5) »Le territoire« bearbeitet. Eingangs wird gezeigt, wie sich die französische Grenze zwischen 1790 und 1815 verändert hat. Dann folgt eine Übersicht zu den kartographischen Arbeiten in Frankreich Ende des 18. Jahrhunderts, an der Spitze das große und heute noch sehr wertvolle Kartenwerk von Cassini. Es schließt an ein Abschnitt über die Schaffung der Departements 1789–1790. Es werden im begleitenden Text die verschiedenen Entwürfe angesprochen, die rivalisierenden Projekte bei der Grenzziehung zwischen bestimmten Departements sowie das Werben bestimmter Städte um den Sitz der Departementverwaltung. Diesen Abschnitt sollte jeder studiert haben, der an der Entwicklung des modernen Frankreich interessiert ist.

Wie die einzelnen unteren Verwaltungseinheiten des Ancien Régime in die neue Verwaltungsstruktur einmündeten, ist auf den nachfolgenden Karten sehr gut vorgestellt (S. 42 ff.). Dem Cassini des Ancien Régime entsprach in mancher Hinsicht in napoleonischer Zeit das Werk »Atlas administratif de l'Empire français« (1812), wobei dieses Werk auch als ein Instrument der Selbstdarstellung diente (vgl. S. 56 ff.). Die Statistiken der einzelnen Departements während des Empire brachten darüber hinaus auch noch wichtige zeitgenössische Karten der jeweiligen Regionen (S. 64 ff.). Zwei Blätter sind auch dem Vendée-Aufstand gewidmet (S. 68); andere wenden sich linguistischen Grenzen der Zeit zu. Die Reisebedingungen in Frankreich von 1789–1810 sind daran anschließend erörtert. Der Band schließt mit einer alphabetischen Tabelle (nach Departements) der administrativen Zentren Frankreichs 1789 und 1790.

Band 5 führt, wie gesagt, den Themenkreis »Le territoire« fort, hat aber eine veränderte Präsentationsstruktur. Anstelle der zahlreichen Karten in den vorangehenden Bänden liegen hier sechs große Faltkarten zu ganz Frankreich vor. Sie behandeln die Diözesangrenzen von 1789, die Wahlkreise von 1789 (baillages), die Finanzbezirke von 1789, die unterhalb der Intendanten stehenden Verwaltungskörper (subdélégations), die Departements, Distrikte und Kantone von 1790 bzw. 1800.

Der Band selbst enthält den ausführlichen Kommentar zu diesen sechs Karten. So wird bei der Übersicht zu den französischen Diözesen bestätigt, daß Straßburg mit 300–400 000 livres Einnahmen im Jahr allein an der Spitze stand, gefolgt von Paris und Narbonne mit jeweils 200 000. Der Band schließt mit zwei Anhängen, in denen die verschiedenen Verwaltungszentren von 1789, 1790 bzw. 1800 listenmäßig nach Departements erfaßt sind. Die nächsten geplanten Bände behandeln die Volksgesellschaften der Revolutionszeit, das Gesundheitswesen, die Religion, das revolutionäre Paris sowie Wirtschaft und Finanzen.

Schon in der bisher vorliegenden Form ist der »Atlas de la Révolution française« ein äußerst informationsreiches und wichtiges Arbeitsinstrument. Die Dynamik und Umsicht der Herausgeber, verbunden mit der Kompetenz der einzelnen Mitarbeiter ließen ein Werk entstehen, das bisher seinesgleichen sucht. Sicherlich wird dieses Unternehmen Modell abgeben, für andere ähnlich bewegte Perioden vergleichbare Arbeitsinstrumente ausarbeiten zu lassen. Ich denke da etwa an »Deutschland im dreißigjährigen Krieg« oder an die deutsche Geschichte von 1789–1815.

Jürgen Voss, Paris

Die Französische Revolution 1789–1989. Revolutionstheorie heute, Frankfurt am Main (Institut für Marxistische Studien und Forschungen) 1988, 530 p. (Jahrbuch des IMSF, 14).

La Révolution française est-elle terminée? Nous n'avons pas ici à prendre parti, à donner raison aux uns, tort aux autres. Le Bicentenaire aura au moins permis aux écoles de pensée les plus opposées de développer leurs arguments, d'attaquer ou de se défendre. On ne saurait

reprocher à l'Institut d'Etudes et de Recherches Marxistes de Francfort de réunir à cette occasion 30 contributions, signées de spécialistes européens souvent de réputation mondiale, dont le propos est de démontrer que l'ère des révolutions ne serait pas close. Il ne s'agit pas seulement de constater que l'intérêt pour le bouleversement des années 1789–1799 est toujours immense (les affrontements, médiatiques ou non, des dernières années suffisent à nous en convaincre), mais de nous persuader que les objectifs visés il y a deux siècles restent encore à atteindre (qui le nierait?), et que cela ne sera possible que par la voie révolutionnaire: c'est ce qu'expliquent J. H. von Heiseler et H. Jung dans un article liminaire présentant des »Réflexions sur La Grande Révolution française et la République fédérale aujourd'hui«. Mais les auteurs savent aussi que le monde a changé et que l'histoire ne se répète pas au point de laisser croire qu'une révolution aujourd'hui serait la répétition pure et simple de celle d'avant-hier. Heiseler et Jung tiennent à souligner, dans cette perspective, que si la Révolution a montré qu'on peut abattre un ordre social devenu injuste, une pratique réformiste peut néanmoins être envisagée, à condition qu'elle soit comprise comme une phase succédant à la révolution violente, mais affermissant ses conquêtes.

C'est dire que se posait un épineux problème de méthode. Le risque était grand d'offrir une sorte de résumé de thèses connues depuis longtemps. Rester fidèle aux enseignements de Marx, d'Engels et de Lénine, tout en intégrant à la réflexion sur le processus révolutionnaire les changements qui affectent nos sociétés (y compris »à l'Est«: W. Markov n'oublie pas de souligner que la Révolution française fait partie aussi du patrimoine idéologique des promoteurs de la *glasnost*), telle est la tâche que se sont fixée les auteurs de l'ouvrage.

La première chose à faire était de dresser un double bilan: celui de la Révolution, et celui de l'historiographie de la Révolution. C'est ce que font M. Kossock, M. Vovelle et W. Markov. Bien entendu, c'est le fait économique qui est censé déterminer tous les autres: l'apparition de nouvelles formes de production entraîne un bouleversement socio-politique qui, à son tour, détermine une mutation des mentalités. Encore une fois, nous n'avons pas à discuter cette thèse ici. Elle est conforme aux voies suggérées par Marx et Engels, et leurs auteurs ont le droit, et même le devoir de la défendre. La rejeter purement et simplement serait d'ailleurs se priver d'un outil méthodologique qui reste indispensable. Mais faut-il pour autant évoquer avec quelque ironie, pour ne pas dire plus, et sans les discuter vraiment, les approches non marxistes, celle de Furet (thèse du »dérapage«) et celle des historiens qui, avec P. Chaunu, voient dans les massacres de Vendée (et d'ailleurs...) autre chose qu'un simple épisode »regrettable«? Cela dit, il est vrai que l'historiographie révolutionnaire reflète particulièrement bien l'état d'une société, ce à quoi elle croit et ce qu'elle rejette. Mais la limiter au rôle d'indicateur des seuls »conflits de classe« apparaît comme trop réducteur. Les progrès faits dans l'»étude des mentalités« devraient d'ailleurs entraîner, *nolens, volens*, quelques utiles... »révisions«.

Une seconde partie, la plus longue, est consacrée aux principaux problèmes que pose la Révolution française dans la discussion internationale. Un premier ensemble d'articles examine les mouvements et les structures du fait révolutionnaire lui-même. Qu'il s'agisse de la constitution de la classe dominante (C. MAZAURIC), des résultats de la Révolution dans les campagnes (A. V. ADO), du problème des approvisionnements (S. PETERSEN), de la signification de la liberté et de l'égalité pour les femmes (D. GODINEAU), des armées de la Révolution aux prises avec la guerre moderne (E. DÄHNE) ou de la dialectique de la vertu et de la terreur (H. H. HOLZ), ce sont des domaines fondamentaux qui sont traités ici. Le dénominateur commun de ces contributions est constitué par l'idée que la Révolution a été pour la bourgeoisie capitaliste une »prise de pouvoir« au sens plein du terme: non seulement elle a voulu détruire l'ordre ancien, mais elle a engagé la construction d'une société nouvelle en créant un Etat dont le rôle a été d'abord d'intégrer à son profit des forces qui, à l'origine, n'étaient pas forcément révolutionnaires. Cela n'a pu se faire que parce qu'avaient été proclamés des principes universels opposés aux intérêts particuliers, ce en quoi la guerre

révolutionnaire, à la fois idéologique et »populaire«, et la Terreur trouvent, selon les auteurs, leur légitimation.

Viennent ensuite quatre articles rangés sous la rubrique »Superstructure idéologique et politique«: K. HOLZAPFEL et M. ZEUSKE s'interrogent sur »Grandeur et limites de la révolution bourgeoise en France«, J. KAHL sur la relation entre critique de la religion et tolérance comme »leviers intellectuels« de la Révolution; H. ZANDER étudie, à partir de l'exemple de la »Société des jeunes Français« la mise en œuvre d'une pédagogie sociale expérimentale; R. REICHARDT montre à partir de l'imagerie née de la prise de la Bastille (avec 13 reproductions) la naissance d'un art graphique politique. Ces auteurs font ressortir les modifications que la Révolution a apportées dans le processus de collectivisation qui affecte la perception du phénomène révolutionnaire, créant ainsi une nouvelle »identité sociale« libérée à jamais, selon eux, des valeurs de l'ancienne société »féodale«.

La rubrique »Réception [de la Révolution] chez Marx, Engels, Lénine« (D. LOSURDO, H. SCHMIDTFALL, W. GOLDSCHMIDT et J. SCHLEIFSTEIN) est peut-être la plus polémique, en ce sens qu'elle entend démontrer que ces trois grandes figures du matérialisme historique ont parfaitement perçu les »enchevêtrements« (*Verflechtungen*) nés des contradictions économiques et sociales affectant les acteurs du processus révolutionnaire. E. SCHMITT et, plus encore, F. FURET sont vigoureusement pris à partie à propos de leur lecture de Marx, mais aussi de Tocqueville, que LOSURDO n'hésite pas à qualifier de proche de Marx, au moins dans ses notes préparatoires à »L'Ancien Régime et la Révolution« (p. 275). Les auteurs affirment également avec force la correction marxiste-léniniste des analyses marxistes contemporaines. Leurs contributions ne proposent pas de modification conceptuelle essentielle à l'historiographie de la Révolution. Elles ont plutôt un caractère à la fois défensif et pédagogique. Signalons toutefois l'intérêt de l'article de SCHMIDTFALL, qui a retrouvé la bibliothèque que Marx utilisa pour ses »Kreuznacher Exzerpte«, étape capitale de son passage de la philosophie hégélienne de l'Etat à des positions matérialistes.

La troisième partie est consacrée à la réception du phénomène révolutionnaire en Allemagne. Si W. GRAB reste fidèle au concept (aujourd'hui fort contesté) du »jacobinisme allemand«, H. SCHEEL montre avec beaucoup de finesse que l'expérience de la République de Mayence n'aurait pas eu lieu sans la présence des troupes françaises et que son importance n'est pas dans le développement d'un mouvement révolutionnaire mayençais, parfaitement inexistant, mais dans l'impulsion qu'elle a donnée à la naissance d'une pensée démocratique en Allemagne. F. Dumont établit avec pertinence que l'influence révolutionnaire sur la rive gauche du Rhin est inséparable du destin qui lie ces territoires à la France jusqu'en 1814, modifiant ainsi profondément la conscience politique rhénane jusqu'au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle. H. B. Reuvers, sans renier l'opposition traditionnelle entre »idéalisme philosophique allemand« et »pratique révolutionnaire française«, montre que la philosophie classique révèle déjà les contradictions qui mèneront au développement d'une vision matérialiste de l'histoire. R. STEIGERWALD nuance avec justesse les jugements traditionnels portés sur Goethe et la Révolution, prouvant que celui-ci, s'il ne l'aima jamais, en avait parfaitement compris les enjeux. H. KLENNER dégage l'idée que le »conservatisme allemand« n'a pas seulement tenté de détruire l'influence de la Révolution française, mais aussi d'en adapter les acquis irréversibles à la réalité sociale allemande du XIX<sup>e</sup> siècle. J. H. von HEISELER met en lumière l'une des questions fondamentales que se posèrent les intellectuels allemands: la Révolution française était-elle un »modèle«, ou constituait-elle une »voie particulière« inapplicable ailleurs? C'est bien, selon lui, parce qu'ils l'ont comprise comme un »modèle«, mais répulsif, que la »Geistesgeschichte« a tenté, pendant près de deux cents ans, d'en étouffer l'écho. Les recherches menées depuis une quarantaine d'années ne lui donneront pas tort. Enfin, G. SEMMER et D. SÜVERKRÜP publient de très intéressants inédits: des traductions et adaptations allemandes (commentées) de chants révolutionnaires français (en particulier le *Ça ira* et la *Carmagnole*). Cette partie est de loin la plus originale et la plus intéressante. Les auteurs

établissent des différenciations capitales, en particulier régionales et intellectuelles. Les textes évoqués sont également, en grande partie, peu ou mal connus.

La dernière partie renoue avec les thèses du début. Il s'agit pour les auteurs de démontrer à partir de la Révolution française la validité de la »théorie révolutionnaire« pour notre temps. Sont traités les problèmes de »La guerre, la paix, la révolution à l'âge nucléaire« (J. REUSCH), des »situations jacobines« dans le tiers monde (D. BORIS), des rapports entre »Propriété et hégémonie« (H. JUNG), tandis que W. GERNS formule un parallèle entre »Révolution et situation révolutionnaire aujourd'hui«. N'étant pas marxiste, l'auteur de ce compte rendu n'entreprendra pas de les discuter. Il se bornera à souhaiter que les adversaires des différentes »vulgates« acceptent un jour de parler ensemble, au risque de devoir faire craquer les cadres parfois rigides de leurs convictions réciproques. La méthode marxiste, cet ouvrage nous le confirme, est scientifique et propose bien des clefs utiles. Mais ses adversaires n'ont-ils pas, sans rien sacrifier à la rigueur de la pensée et à l'honnêteté intellectuelle, découvert quelques serrures cachées qu'il faut aussi tenter d'ouvrir? A notre sens, il n'existe pour aucun phénomène, quel qu'il soit, et surtout pas pour la Révolution française, de grille unique de lecture.

Signalons pour terminer 16 reproductions de gravures dues à David, illustrant l'engagement qui conduisit le peintre à se mettre au service des assemblées révolutionnaires, puis de Napoléon Bonaparte, dans lequel il voyait, comme beaucoup de jacobins, l'homme »qui assure la conservation de nombreuses structures conquises par le jacobinisme«.

Pierre-André BOIS, Reims

Beatrice DIDIER, *Ecrire la Révolution, 1789–1799*, Paris (Presses Universitaires de France) 1989, 318 S.

Dieses Buch ist in jener Strömung der Literatur- und Kunstwissenschaft zu sehen, die derzeit auf breiter Front versucht, die geläufige, aus der Restauration stammende These von der Französischen Revolution als einer Schwächezeit der Literatur zu widerlegen. In ihrem Rahmen stellt es den ersten und sehr anregenden Versuch dar, den Reichtum an Äußerungsformen der Öffentlichkeit der Revolution, den nicht zuletzt die Publikationswelle zum 200. Jahrestag der Französischen Revolution zu Tage brachte, mit angemessenen Analyse- und Beschreibungsinstrumenten zu bündeln und zugleich in seiner Vielfalt zu erhalten. Die Autorin ist Professor für Literatur an der Universität Paris VIII und durch ein Dutzend Bücher zur Aufklärung, zum späten 18. Jahrhundert und zur Romantik hervorgetreten, zuletzt mit: »La littérature de la Révolution française« (»Que sais-je«?, PUF, 1988). Hier unternimmt sie es, die Verarbeitung der Französischen Revolution, sei sie begleitend oder unmittelbar retrospektiv, bei Akteuren, Schriftstellern, anonymen Autoren, Musikern und Historikern auszuleuchten, und gerade aus diesem multidisziplinären Blickwinkel gelangt sie dazu, die Existenz einer spezifischen, neuartigen und streckenweise hochwertigen Literatur der Revolutionszeit anschaulich zu machen.

Vor allem durch die Vielfalt der einander überkreuzenden Themen ist das Buch für Romanisten, Historiker und Literatur- und Musikwissenschaftler gleichermaßen interessant. Sie reichen von Studien zur Beziehung zwischen neo-feudalem und revolutionärem Denken bei de Sade, zum Verhältnis der Aufklärung und der Funktionalisierung ihrer Themen zugunsten der Nation bei Robespierre, der Juristensprache der Menschenrechtserklärung von 1789 und zum Schreiben der Frauen, anonym und namhafter, im Prozeß der politischen Auseinandersetzung, über das Recht der Frau bei Condorcet bis zu verschiedenen Aspekten der Romanproduktion, dem Phänomen des Père Duchesne, der Autobiographie bei Madame Rolland, den theoretischen Schriften des Architekten Ledoux, der Sensualität als Kern der Geschichtsschreibung bei Madame de Stael und zur Musik der Revolution und zur Darstellung der Revolution in der Oper bei Beaumarchais und Marechal.